

# Jusqu'où planter des arbres ?

Le rôle global des arbres dans la régulation des flux, hydriques ou atmosphériques, en particulier dans la séquestration de carbone, est aujourd'hui scientifiquement acquis et ne saurait plus être remis en cause. Il n'en reste pas moins que la traduction contemporaine de ce constat en vastes programmes de plantations forestières mérite d'être questionnée et évaluée, d'autant que leurs effets futurs sur la fixation de carbone restent eux-mêmes à connaître et quantifier.

Plusieurs études publiées au cours de l'année 2018 explorent en particulier les limites de la panacée du reboisement dans les zones de parcours, notamment dans les zones sèches.

La toute dernière en date, sous la plume de Diana Davis et Paul Robbins, deux grands noms de la *political ecology*, montre dans quelle mesure le reboisement obéit encore parfois à des préceptes instaurés durant l'époque coloniale et demeurés vivaces. Par exemple, la notion de « taux de boisement national », création de l'école forestière française de Nancy, et dont la valeur est invariablement fixée à 30-33 %, s'avère une projection de statistiques établies en Europe au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La démonstration était simple : une colonie ne pouvait devenir civilisée que si sa couverture forestière acquérait le même taux que sur le continent considéré comme référence civilisationnelle. Les auteurs montrent combien cette norme statistique, d'abord appliquée aux colonies du Maghreb, s'est diffusée en Asie méridionale, mais aussi en Indonésie, au Viêt Nam, à Madagascar ou au Nigeria.

L'application de normes statistiques similaires conduit à établir des plantations forestières dans des sites qui ne sont pas nécessairement appropriés au plan écologique. Il apparaît tout particulièrement que, d'un point de vue écologique, certaines zones géographiques, notamment les espaces de pâturage libre, qui représentent près de la moitié des espaces terrestres, ne gagnent pas forcément à être reboisées. Le pastoralisme extensif en zones sèches apparaît aujourd'hui, aux yeux d'un nombre croissant d'auteurs, comme un mode d'exploitation durable, écologiquement approprié. En recourant à des simulations numériques bioclimatiques, Chris Brierley et ses collègues émettent même l'hypothèse que le pastoralisme, intrinsèquement flexible et ajusté aux variations climatiques, pourrait avoir retardé de plusieurs siècles la désertification de la zone, jadis verte, du Sahara.

Cette hypothèse est-elle si farfelue ? Dans certains pays, les espaces pastoraux, sait-on aujourd'hui, stockent globalement autant de carbone que les forêts. C'est notamment le cas de la Californie, comme l'évoquent Pawlok Dass et ses collaborateurs. Or, n'oubliez pas de mentionner ces mêmes auteurs, ces terres de parcours représentent un puits de carbone plus résilient que les forêts. Elles souffrent en effet moins durablement des incendies ou des épisodes de sécheresse ou de chaleur extrême. Dans les zones sèches en particulier, la végétation des terres de parcours s'accommode beaucoup mieux que les forêts de la variabilité climatique.

Sans aller jusqu'à évoquer une tyrannie de l'arbre, ce qui nous semblerait abusif, l'hybride technico-politique que représente le reboisement à l'échelle gouvernementale gagnerait à être davantage envisagé selon ses deux facettes. Il serait regrettable qu'aux échelles locales comme aux échelles globales l'application forcenée de principes trop exclusivement inhérents aux approches forestières, grandes alliées du contrôle de l'État sur les terres qu'il administre, se traduise par des effets négatifs, tant socio-économiques qu'écologiques.

S'agissant tout particulièrement des opérations de reboisement dans les terres de parcours en zone sèche, il semblerait que la controverse ne fasse que commencer.

Jacques Tassin

Brierley C., Manning K., Maslin M., 2018. Pastoralism may have delayed the end of the green Sahara. *Nature Communications*, 9 (1): 4018. <https://www.nature.com/articles/s41467-018-06321-y>

Dass P., Houlton B. Z., Wang Y., Warlind D., 2018. Grasslands may be more reliable carbon sinks than forests in California. *Environmental Research Letters*, 13 (7): 074027. <https://doi.org/10.1088/1748-9326/aacb39>

Davis D. K., Robbins P., 2018. Ecologies of the colonial present: Pathological forestry from the *taux de boisement* to civilized plantations. *Environment and Planning E: Nature and Space*, 1 (4): 447-469. <https://doi.org/10.1177%2F2514848618812029>

Krause A., Pugh T. A., Bayer A. D., Li W., Leung, F., Bondeau A., *et al.*, 2018. Large uncertainty in carbon uptake potential of land-based climate change mitigation efforts. *Global Change Biology*, 24 (7): 3025-3038. <https://doi.org/10.1111/gcb.14144>